

CO
éditions
/ NOIR

Sylvain Ansooux



45 Tours

Side A



STÉRÉO

Sylvain Ansooux - La ballade de Joseph

La ballade
de Joseph

Tous droits de l'auteur, de l'éditeur, de l'éditeur phonographique et du producteur de l'œuvre enregistrée réservés. Toute réimpression, reproduction, diffusion, prêt, location, vente, sans autorisation écrite, est formellement interdite.

ALL RIGHTS RESERVED. ANY REPRODUCTION, REPRODUCTION, DISTRIBUTION, LENDING, LOAN, SALE, WITHOUT WRITTEN PERMISSION IS EXPRESSLY FORBIDDEN.

Sylvain Ansoix

La ballade de Joseph

Roman



Sommaire

So what?	1
Strange fruits – 1957	7
Ain't got no life	11
Around midnight	15
Watermelon man	19
Ascenseur pour l'échafaud – Octobre 1957	25
Wild is the wind	30
Take five – Novembre 1957	34
Autumn leaves	40
Kind of blue – 1958	46
The lady is a tramp	52
Tirez sur le pianiste – 1960	58
I fall in love too easily	63
Revolver – 1965-1966	69
Nuages	75
Desert storm – 1991	86
These foolish things	91
Giant step – 1958-1976	101
My Funny Valentine	107
Smoke gets in your eyes	113

*« Il n'y a que la mort qui tienne promesse,
et puis le temps... »*
Les Thugs

So what?

Joseph arpente son bout de terrain. À distance, Fédé garde sa truffe collée au sol humide. Il a plu des torrents la nuit précédente, et partir à la chasse dans des conditions pareilles lui semblait hasardeux, mais dès les premiers rayons du soleil, Fédé avait insisté pour faire une balade. C'est qu'il sait se montrer convaincant, ce clébard ! Maintenant, son pelage jaune se dandine cinquante mètres devant lui. De temps à autre, il relève le museau et se retourne pour s'assurer que son maître le suit toujours. Ce n'est pas une précaution inutile mais juste une marque d'attention de la part du cabot. Les jambes de Joseph — qui vient de fêter ses soixante-dix-huit ans — ne le soutiennent plus comme avant. Le long bâton sur lequel il s'appuie comme sur une canne improvisée s'enfoncé dans la boue, rendant la balade encore plus difficile. Les dix lignes de chênes plantés par ses soins sur son hectare de terre semblent le toiser pour lui faire prendre conscience que le temps a passé et qu'il ne joue pas en sa faveur. D'ailleurs, ses problèmes de genoux sont aussi là pour lui rappeler sa vieillesse.

La parcelle s'étend depuis la départementale jusqu'à la rivière, l'Herbasse. Le fougueux cours d'eau drômois menace une nouvelle fois de déborder. Au cours des cinquante-cinq dernières années, Joseph l'a vu quitter son lit à de nombreuses reprises. Il n'a pu que constater les dégâts : la clôture arrachée et les terres impraticables pendant des mois entiers. Les arbres morflent pendant ses crues mais ils s'en remettent toujours. Joseph aurait voulu continuer à leur ressembler — être solide et dense —, lui qui autrefois avait été un costaud, un dur à cuire, un de ceux qui ne pliaient jamais devant l'adversité. C'était ce qui avait séduit Marinette.

Il chasse cette pensée de son esprit en se concentrant sur les allers-retours du chien. Féfé fait son boulot; on peut compter sur lui. Nous sommes dans les derniers jours de novembre et les pluies démentielles qui se sont abattues à la fin de l'été sur ce coin de campagne annoncent un hiver propice à la récolte. À condition que cette foutue Herbasse se tienne tranquille. Dans sa barbe de trois jours, Joseph marmonne ce qui ressemble à une prière. Soudain le labrador marque un temps d'arrêt. Son puissant odorat a détecté l'odeur si particulière du champignon. Nez à terre, des effluves lui indiquent la présence du tubercule. Il griffe le sol avec sa patte. Bingo !

— Bon chien ! crie Joseph, autant pour l'empêcher de creuser que pour le remercier de son instinct et de son flair hors pair.

Certes, il l'a bien dressé, mais dès sa naissance, Féfé a montré des aptitudes exceptionnelles. C'est le meilleur chien qu'il ait jamais eu, le plus fidèle, le plus obéissant. Au ton autoritaire de la voix, Féfé stoppe net ses efforts et reste immobile, assis sur ses pattes arrière, en attendant que son maître arrive à sa hauteur. Seule sa patte avant gauche signale sa découverte. C'est seulement quand Joseph lui tend un morceau de gâteau qu'il s'excite de nouveau. La langue du chien râpe le bout de ses doigts à la recherche du cake puis Féfé s'éloigne avec sa précieuse récompense. Alors Joseph s'accroupit pour gratter le sol avec un plantoir. Il enfonce l'objet jusqu'à mi-pointe, soit sept centimètres, et renouvelle l'opération à quatre reprises, de manière à tracer un carré. Puis il entreprend de dégager la terre sablonneuse contenue dans ces limites. Pour cela, il se sert du bord large du plantoir. Il effleure à peine la surface. C'est un travail long et minutieux. Les plus jeunes de ses collègues négligent souvent cette étape et abîment la marchandise. Mais au prix où elle se vend, il est vrai que l'apparence compte moins qu'auparavant. À deux reprises, Joseph doit interrompre sa tâche car son dos le fait souffrir. Il se masse les lombaires avec ses mains sales; sa chemise en a vu d'autres.

— Bon Dieu que c'est triste de vieillir ! soupire-t-il. Hein, Féfé ? Tu t'en fous, toi ? T'es jeune. Profite !

Depuis la mort de Marinette, Joseph ne parle plus qu'à son chien, sa seule compagnie. Il fuit le village et ses habitants. Tous plus bêtes et méchants les uns que les autres ! Il ne les a jamais appréciés. Tout le contraire de Marinette. Sa femme constituait l'élément social du couple. Elle aimait recevoir et échanger avec ses congénères ; elle payait sa cotisation à plusieurs associations et organisait régulièrement chez elle des tournois de belote endiablés. Joseph délaissait toujours ces parties de cartes et s'enfuyait de la maison, préférant rester avec son chien et ses arbres. Joseph ne reprochait pas sa convivialité à sa femme — elle était juste impossible pour lui — et cette dernière comprenait les raisons de son isolement. Ils se complétaient à merveille, jusqu'à ce que la maladie emporte Marinette. Un cancer tout ce qu'il y a de plus banal. Le crabe l'avait dévorée tout cru. Elle n'avait pas trouvé la force de se battre. Les soirs de blues intense, Joseph se dit que c'était parce qu'il n'avait plus su lui montrer son amour. Alors il met l'un des disques de John Lee Hooker que tous les deux appréciaient — celui avec *Boom Boom* — et il s'évade dans le rythme ternaire. Au fond, Joseph sait que lorsqu'il avait enterré Marinette, quelque chose était mort en lui. Depuis, il attend la grande faucheuse.

Enfin, il découvre ce que Féfé a reniflé ; ce moment est toujours une source d'émerveillement. Il laisse tomber le plantoir et gratte la terre à mains nues. D'abord, il sort sa tête — une simple bosse — puis elle apparaît tout entière. Dans sa robe noire, elle brille d'un éclat particulier. Joseph la prend délicatement dans sa main, la soupèse et estime son poids à quarante grammes. C'est une magnifique *Tuber melanosporum*, mieux connue sous ses noms vernaculaires français : truffe noire ou truffe noire du Périgord.

Le voilà, l'objet de bien des convoitises et de bien des légendes ! Joseph les connaît toutes : depuis son origine antique quand les Romains la consommaient mélangée à des épices, jusqu'à sa renaissance grâce au talent culinaire du gastronome

Brillat-Savarin. Joseph sait comment sa consommation a explosé au dix-neuvième siècle et comment sa production a chuté au moment des Trente Glorieuses. La faute à pas de chance ou aux effets conjugués de la mécanisation, de l'exode rural suivi d'une réurbanisation anarchique, de l'introduction du Roundup par les jardiniers du dimanche coincés dans leurs rêves pavillonnaires, de la destruction de la biodiversité érigée en mode de vie... Dans ses bons jours, Joseph juge cette évolution néfaste, et dans les mauvais carrément merdique. Mais ce n'est pas perdu pour tout le monde. Dans tout changement, il y a des gagnants et des perdants. Pour une fois — et il ne va pas s'en plaindre —, Joseph se situe du bon côté de la balance.

Elle porte bien son surnom, cette pourriture de champignon : le diamant noir. Même si elle se paye rubis sur ongle sur les marchés, Joseph — peu enclin aux marchandages — a rapidement délaissé ces endroits. Les arnaques y sont fréquentes et il est inutile de se faire repérer par les glaneurs. Il vend donc ses truffes aux restaurateurs du coin, des fidèles appréciant la qualité du produit. On murmure même qu'un chef quatre étoiles se fournit chez lui. Selon le principe des vases communicants, le compte en banque de Joseph a gonflé jusqu'à déborder. Les récoltes ont ainsi permis de payer la restauration de sa maison, ainsi que les études des enfants : deux grands dadais, dont l'un a mal tourné, s'épanouissant dans la revente des arômes du précieux tubercule pour les grands groupes agroalimentaires. Il s'est mis au service de l'ennemi et — traîtrise ultime à ses yeux — c'est en se servant des connaissances qu'il lui a léguées que son aîné refourgue de la camelote aux gogos. Ces plats cuisinés à la truffe s'apparentent à une forme d'escroquerie, tant les saveurs délicieuses sont édulcorées. Joseph ne pardonne pas à ce fils ingrat. Le cadet, lui, suit une voie plus conforme à ses idéaux : un modeste boulot de professeur sur lequel il ne s'étend pas. Le père et le fils s'appellent de manière épisodique. Ces derniers mois, les coups de fil se sont espacés. Joseph ne sait plus à quand remonte le dernier.

Peut-être pour son anniversaire. Il ne se souvient plus très bien ; sa mémoire déraile.

— Viens, Fédé, on rentre, décrète-t-il alors.

C'est le moment qu'il préfère : le retour à la maison avec Fédé à ses côtés et dans sa main le champignon si convoité. Celui-ci est d'autant plus précieux qu'il s'agit du premier de la saison.

Joseph fait parfois durer l'instant au-delà du raisonnable : il relance Fédé sur des pistes improbables tout en sachant qu'il est encore trop tôt dans la saison pour dénicher de semblables pépites.

— Allez, cherche, Fédé. Bon chien ! l'encourage-t-il.

Le cabot joue le jeu : il remue la queue, puis il se lance dans des sprints effrénés, la truffe rivée au sol. La comédie ainsi intitulée « le chien à la chasse » peut durer un moment ; maître et bête en connaissent tous les actes.

Joseph jette un coup d'œil à sa montre et met un terme à cette mascarade. Fédé vient lui lécher copieusement les mains puis le suit tandis qu'il franchit la barrière en fer rouillé. Elle a connu de meilleurs jours — tout comme le grillage qui n'offre plus maintenant qu'une frontière symbolique entre le champ et l'habitation. C'est une solide ferme en galets et mortier, typique de ce coin de la Drôme, complétée par une grange qui jouxte le bâtiment principal. C'est le royaume de Fédé. La nuit, il y reste attaché à une longe fixée à une poutre du toit. Marinette avait hérité de la propriété à la mort de ses parents, vers le milieu du vingtième siècle. Aujourd'hui, c'est l'unique possession de Joseph, ce qui lui paraît ironique, vu le peu de considération dont ses beaux-parents avaient fait preuve à son égard de leur vivant.

Joseph fait un détour par le poulailler situé derrière la grange où il ramasse quelques œufs frais. Ni le coq ni les poules ne lui en veulent de cet emprunt, sachant que c'est pour une bonne cause. Dans la cuisine, Joseph entame les préparatifs du repas. Fédé l'accompagne dans chacun de ses mouvements, trop heureux d'avoir la permission exceptionnelle d'entrer dans la maison.

Ses pattes boueuses glissent sur le carrelage tandis qu'il renifle aux abords d'une table en formica les relents de la blanquette de la veille. Joseph aurait qualifié son intérieur de « old school » s'il avait su ce que désignait ce terme. Sa table, ses chaises, sa vieille cuisinière au bois auraient fait le bonheur de n'importe quel brocanteur, mais Joseph ignore tout de la mode vintage qui sévit dans les grandes métropoles.

Il se souvenait encore de leur installation dans la ferme, Marinette et lui. Elle sortait à peine de l'école de dactylo et lui venait d'être libéré de ses obligations militaires. Les premiers temps lui avaient semblé idylliques; ils l'étaient probablement mais Joseph avait tendance à les embellir. Dieu que tout ceci était loin! Désormais, le monde moderne lui paraît étranger. Il en perçoit les lointains échos mais c'était comme s'ils glissent sur lui. Rien n'entre en résonance avec sa propre existence. Il faut dire qu'il reçoit la modernité par le prisme déformé du petit écran. Ses codes lui échappent et, comme disent les jeunes des cités dont les chaînes de télé semblent penser que les moindres faits et gestes méritent d'être mentionnés, il s'en « bat les couilles »! À l'aise, Blaise! Il est déconnecté, tel un geek privé de réseau. D'ailleurs, un ordinateur dernier cri accumule la poussière et les toiles d'araignées dans la grange — ultime cadeau de son aîné avant la grosse engueulade. « Tu verras, c'est formidable pour rester en contact! » lui avait assuré ce dernier.

Tu parles! Joseph a autant envie de se « connecter » avec ce Judas vendu au grand capital que d'essayer la dernière tablette de chez Apple.

Il dépose les œufs et la truffe dans un grand saladier puis il parcourt sa vaste discothèque. Les rayons jazz sont plutôt bien fournis. Il hésite, avant de jeter son dévolu sur la pochette défraîchie d'un vinyle. Il sort le 33 tours et le place sur son antique platine. Les premiers accords de *So What*, de Miles Davis résonnent dans le salon. Joseph pense que ça serait un bon moment pour mourir.

Strange fruits – 1957

Les deux véhicules militaires de fabrication américaine GMC CCKW empruntèrent une route qui serpentait au cœur de la montagne, dans le massif des Aurès. Leurs moteurs semblaient à la peine, tant la pente était raide. Dans la partie bâchée, les hommes avaient armé leurs fusils MAS 49 – une balle dans le canon. Le sergent leur avait dit de se tenir sur leurs gardes. La semaine précédente, un convoi de leur régiment avait été attaqué par les fellaghas. Il y avait eu des morts de part et d'autre. Joseph regarda ses frères d'armes : ils étaient une dizaine, répartis sur des banquettes inconfortables, serrés les uns contre les autres. C'était l'aube et il faisait froid. C'était leur première sortie depuis qu'ils avaient débarqué à Oran. Dans le silence qui les enveloppait, tous leurs sens étaient en alerte. Un mélange de peur et d'excitation se lisait sur leurs visages.

Tandis que chacun semblait absorbé par ses pensées, Joseph songea à Marinette, à ses baisers polis déposés sur sa joue, sur le quai de la gare avant son départ pour Valence, et à ceux plus fougueux échangés la veille dans les bois. Soudain, un trou dans la piste le fit sursauter et interrompit sa rêverie qui glissait vers l'érotisme. Il en profita pour mieux observer ses compagnons les plus proches.

Le sergent Gaillac se tenait à ses côtés, le visage fermé. On le sentait habité par une froide détermination. C'était un solide gars originaire du Sud-Ouest, avec un accent rocailleux à couper au couteau. Il s'était engagé dans le maquis toulousain à dix-sept ans et avait rempilé pour l'Indochine. Orphelin, il savait à peine lire à son arrivée dans la grande muette. Il devait tout à l'armée ; c'était sa famille, sa seule famille. Avec dix ans de guerre

derrière lui, il était le sous-officier le plus apprécié du régiment. On l'avait autorisé à garder une arme non réglementaire : un Luger de l'armée allemande. Cet homme distillant toujours de précieux conseils avait pris Joseph sous sa coupe dès les premiers jours de son affectation. Il l'avait découragé de jouer au bon petit soldat ; le meilleur moyen selon lui de se faire trouer la peau. C'était pourquoi, en arrivant en Algérie, Joseph avait sciemment raté les exercices de tir, alors qu'il était le meilleur du régiment en Métropole. Il avait ainsi gagné un mois de rab à l'arrière pendant que ses copains tombaient dans les embuscades.

Sur sa gauche se tenait Jacques sur lequel il pouvait toujours compter. Dans le civil, ce dernier travaillait pour la mairie de Lyon, au service des espaces verts. La proximité géographique entre les deux hommes avait joué un rôle dans leur amitié naissante : Lyon-Valence, avec Vienne au milieu comme dénominateur commun. Par ailleurs, ils avaient une passion commune pour le foot, et admiraient en particulier la grande équipe de Reims, celle de Kopa et de Fontaine, dont les exploits les faisaient rêver. Ils jouaient tous les deux au poste d'arrière dans l'équipe du régiment, et avec un peu de chance et plus d'adresse, ils auraient pu s'éviter les vingt-six mois en Algérie s'ils avaient battu en finale du tournoi interarmées l'équipe d'un certain Aimé Jacquet. Sur le coup, cette défaite ne leur avait fait ni chaud ni froid. C'était un match comme les autres, et au foot, on perdait plus souvent qu'on ne gagnait. Mais Joseph serait longtemps hanté par l'image du ballon heurtant la barre transversale et atterrissant dans les gradins du stade des Aiglons, à Nice, les privant d'une balle d'égalisation. Qui sait ce qui aurait pu se passer ensuite ? L'enjeu était de taille : les vainqueurs partaient affronter un adversaire basé en Allemagne ; en conséquence, ils auraient raté le départ pour Oran. Le destin tenait-il donc à un ballon un poil trop haut ? Jacques était aussi blond que Joseph était brun, aussi déconneur que Joseph était réservé – l'alliance du chaud et du froid. Celle-ci se voyait jusque sur le terrain : Jacques n'hésitait pas à s'aventurer dans la surface de réparation adverse,

tandis que Joseph franchissait rarement la ligne médiane. C'était Jacques qui avait raté le but, et maintenant, ils étaient coincés dans les Aurès. Joseph ne pouvait s'empêcher de lui en vouloir. C'était injuste; il le savait : Jacques avait tenté le tout pour le tout, tandis que lui s'était déjà résigné à son sort.

La sécurisation de la frontière tunisienne faisait partie de leurs objectifs. Ils devaient occuper un avant-poste et couper l'approvisionnement en armes du FLN. Ils assuraient la relève d'un tiers de la compagnie. Un dernier col, et ils arrivèrent à « Mathilde » – nom de code de l'avant-poste. Un dédale de sacs de terre et de tranchées creusées à la va-vite entourait des tentes; on aurait dit un camping. Les hommes descendirent rapidement leurs paquets des GMC, afin de libérer les places. Un groupe de soldats hirsutes et barbus émergèrent des tranchées. Ils les saluèrent à peine et s'engouffrèrent dans les véhicules dont les moteurs n'avaient cessé de tourner.

— Pas causants, les gars! lança Jacques, *mezza voce* à l'intention de Joseph. C'est des potes à toi? ajouta-t-il, ponctuant sa question par un sourire narquois.

— Oh, ta gueule!

— Silence dans les rangs! hurla le sergent.

Les soldats de la section, tous au garde-à-vous, furent accueillis par le lieutenant dirigeant « Mathilde » qui leur rappela aussitôt l'utilité et la dangerosité de la mission :

— Je suis le lieutenant Plessis, commença-t-il. Ici, vous êtes en zone de combats, avec des engagements sporadiques et violents. Nous ne voyons pas les fellaghas. Ils se cachent, nous évitent, mais ils passent leurs armes. J'espère que vous serez meilleurs que vos prédécesseurs... J'attends que vous vous comportiez comme des hommes. Chaque caisse d'armements qui tombe entre nos mains représente vos copains que vous défendez, vos familles que vous protégez, la France que vous servez. C'est pourquoi nous devons être efficaces et nous montrer impitoyables avec l'ennemi.

Une semaine plus tard, Joseph se faisait tirer dessus pour la première fois de sa vie, et la compagnie comptait un mort. Son fusil n'avait tiré aucune cartouche.

Ain't got no life

Le lendemain, les aboiements de Féfé le sortent d'un long sommeil réparateur. Le vinyle de Miles tourne dans le vide, l'aiguille coincée dans le dernier sillon. Ouvrant la fenêtre pour ordonner à Féfé de la fermer, Joseph se demande quelle heure il peut bien être. Le clébard ne semble pas l'entendre ou alors il manque carrément d'autorité car les jappements redoublent d'intensité. Joseph chausse ses lunettes et découvre alors les raisons de l'excitation de Féfé : sur le chemin longeant son champ, une camionnette blanche est stationnée tandis qu'une voiture repart en trombe. Un bras se tend à la fenêtre de l'utilitaire. À son bout, une cigarette allumée. Joseph ne voit rien de bon dans toute cette agitation. Un soleil d'automne éclaire la scène, ce qui laisse supposer que le jour est déjà bien entamé. Joseph enfle prestement un gilet et se dirige vers la cour, où Féfé, attaché à sa corde, fait un raffut d'enfer.

— Ça va, j'ai vu. Bon chien ! dit-il en le caressant.

Le chien se calme mais se remet à aboyer presque aussitôt à l'approche d'une nouvelle voiture. Joseph l'emmène en direction de la maison, mais Féfé tire sur son collier, décidé à en découdre avec les inconnus. C'est la dernière chose dont Joseph a envie. Il veut juste profiter de la cueillette de la veille en se préparant une bonne omelette à la truffe. Il enferme le chien dans la ferme et observe depuis le perron la camionnette tanguer quelques instants. Une porte claque et un homme plus tout jeune portant une casquette de marin repart vers son véhicule. Nul besoin de lui faire un dessin : il connaît la vie ; il se demande juste comment on peut payer pour faire l'amour.

Il prend son courage à deux mains et s'engage sur le chemin. Ça lui coûte vraiment de parcourir ces quelques mètres ; il a l'impression que chacun de ses pas pèse des tonnes. Il se demande encore ce qu'il va dire. Va-t-il être poli ou agressif ? Il regrette que Marinette ne soit plus là : elle, au moins, aurait su faire face à ce genre de situation. À cet instant, l'absence de sa femme se fait douloureusement ressentir. En esprit, il lui adresse une petite prière. Donne-moi la force. Encore...

Approchant de la camionnette, il voit que c'est un vieux Renault Trafic dont le moteur tourne au ralenti, sans doute pour conserver le chauffage car ça pince vraiment ce matin malgré le beau temps. Il distingue mieux la conductrice. Elle est brune et a un beau visage avec des joues un peu rondes, juste ce qu'il faut pour ne pas paraître émacié. Elle n'est plus toute jeune.

Mentalement, Joseph évalue son âge ; il dirait qu'elle est entrée dans la quarantaine. Elle porte des lunettes de soleil et un bustier qu'on devine sous un épais manteau qu'elle a pris soin de garder. Joseph se dit qu'elle doit avoir beaucoup de succès, car un charme certain se dégage de sa personne – rien à voir avec la vulgarité à laquelle il s'attendait. Mais qu'est-ce qu'il y connaît en putes, lui qui a été marié pendant cinquante ans à la même femme, la seule, l'unique, l'irremplaçable Marinette ?

Il est à présent près de la vitre, à portée de voix, mais les mots ne viennent pas. Maudite timidité ! C'est elle, la pute, qui parle en premier.

— Bonjour, dit-elle tout simplement.

Il remarque tout de suite l'accent des pays de l'Est qui pointe sous son ton mal assuré ; quelque chose dans le roulement des « r » lui évoque cette partie du monde.

— Bonjour, madame, répond-il du tac au tac, avec le plus de fermeté possible. Je suis le propriétaire de la maison d'à côté, et vous êtes sur mon chemin.

La fille le regarde, ne semblant pas comprendre. Joseph s'apprête à répéter, quand il s'aperçoit que ses jolies joues se teintent de rouge. Elle semble déconcertée, s'attendant peut-être à autre

chose, au traditionnel « c'est combien ? ». Ne pas faiblir. Ne pas lâcher. Ne pas montrer que son âme est chamboulée par cette apparition.

— Vous n'avez rien à faire ici, et je vous demande de partir, insiste-t-il.

Derrière ses lunettes de soleil, il devine qu'elle le fusille du regard. Elle hausse les épaules et reste muette. Ils se tiennent ainsi face à face durant un moment qui semble durer une éternité.

— Allez, dégagez, sinon j'appelle les flics, dit enfin Joseph, la gorge sèche.

Nouveau haussement d'épaules. Ce simple geste fait mal à Joseph. C'est sa manière à elle de lui faire sentir qu'il n'existe pas. Trop vieux, insignifiant. Il retourne vers sa maison en maugréant un « Sale pute ! » qu'il regrette aussitôt. Il ne peut alors s'empêcher de jeter un regard par-dessus son épaule. La pute a saisi son portable et est en grande conversation.

De retour dans sa cuisine, il se concentre sur son omelette ; enfin, il essaie. Ses pensées vagabondent vers le bout du chemin, vers la conductrice du Trafic. Il casse dix œufs dans un saladier aussi vaste qu'un continent et entreprend de râper la truffe, quand Féfé se précipite vers la porte en jappant comme un fou.

— Arrête, Féfé ! Arrête, nom de Dieu ! crie-t-il.

Joseph lève les yeux et voit le visage de la pute derrière les carreaux. Elle paraît plus grande que dans la camionnette. Son manteau bien fermé lui arrive à mi-cuisses, dévoilant de fines jambes enveloppées dans des bas noirs. Si elle porte quelque chose là-dessous, ça doit être sacrément court ! Tandis que Féfé continue à gueuler, Joseph tire sur son collier de toutes ses forces. Dehors, la pute reste impassible. La froideur dans toute sa splendeur, encore accentuée par ses lunettes noires. Joseph enferme le chien dans le salon ; même là, il continue à aboyer en grattant la porte. Quel enragé ! Il aurait admiré sa ténacité si, en l'occurrence, elle ne lui cassait pas singulièrement les bonbons. La pute trône toujours devant la porte. Elle attend. C'était ce qu'elle sait faire de mieux,

après tout : se les geler en guettant le client. Joseph finit quand même par ouvrir la porte, bien énervé par tout ce bazar.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? Je vous ai dit de dégager !

— Enchantée, je m'appelle Nina, dit-elle, ponctuant cette phrase par un sourire du genre désarmant, qui a pour effet de ramollir sur l'instant sa volonté belliqueuse de la voir se barrer.

— Comme Simone ?

— Qui ?

— Nina Simone, la chanteuse.

— *My Baby Just Cares for Me...* Désolée, je suis lente à la détente.

— Ça et d'autres choses. Je veux dire pour Simone.

Alors, elle commence à fredonner *Ain't Go No I Got Life*. Joseph se sent pousser des ailes. Ça fait longtemps qu'il n'a pas ressenti cela.

— J'ai froid. Je peux entrer ? demande-t-elle tandis qu'il la contemple avec des yeux de poisson frit.

Et Joseph se surprend à s'écarter pour la laisser passer. Quelque chose s'est produit en lui, qui ressemble à une décharge électrique.

Du même auteur

La dernière sanction – 2023, Thot éditions

French touch – 2022, Le lys bleu

Reptilia. Le venin de la vengeance – 2020, Éditions Maïa

Grenoble confidentiel – 2018, Le lys bleu

La dame du Charmant Som – 2018, Thot éditions

Les graines invisibles – 2017, Jets d'encre

Rencontres avec Elliott – 2016, Jets d'encre



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Sylvain Ansoux
La ballade de Joseph

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions
3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr